

étiquette marquée par l'idéologie marxiste, mais qui s'applique bien à cette littérature de l'immigration où l'esthétique passe au second plan puisque prime l'authenticité du témoignage.

Les thèmes récurrents sont nombreux. Les deux pays sont systématiquement évoqués et comparés à la faveur des voyages des héros ou narrateurs : climat, rythme de vie, habitudes, habitat, fêtes, coutumes, conditions de vie, etc. Mais ce qui frappe surtout c'est l'évocation de la violence : tout est ressenti comme agression dans le pays d'accueil ou le pays d'exil –qui n'est pas nécessairement la Belgique ! Au sein même de la famille, l'autorité paternelle se transforme en brutalité extrême, en cruauté, physique ou mentale. Cette violence est pour beaucoup dans le surgissement de la folie ; et, bien au-delà d'un mal-être existentiel, la plupart des personnalités sont menacées d'éclatement.

Ces livres sont profondément *moraux* ; ils émeuvent, mais n'expliquent pas, ne théorisent pas, n'endoctrinent pas a priori. Au lecteur de se donner bonne ou mauvaise conscience, de s'indigner et de réagir. Ils témoignent en tout cas de la lutte de leurs auteurs tâtonnant qui cherchent le moyen de sortir du ghetto intellectuel où les enferme leur origine géographico-sociale. Dans une perspective hégélienne, la légitimation par l'écriture est une façon de conquérir sa liberté pour les Belges d'origine maghrébine, qui peuvent ainsi devenir des modèles ou des catalyseurs pour toute une génération en quête de reconnaissance.

Catherine GRAVET
Université de Mons-Hainaut

BEN MANSOUR, Latifa, *L'Année de l'éclipse*, Paris, Calmann-Lévy, 2001, 273 pp.

C'est dans un style plus dépouillé, moins métaphorique que celui de ses romans précédents, *Le Chant du lys et du basilic* (1991) et *La Prière de la peur* (1997), que Latifa Ben Mansour a choisi d'écrire son dernier roman, *L'Année de l'éclipse*. Dans ce texte, divisé en quatre parties ou quatre livres aux titres significatifs : "Illusions", "Crépuscule", "Ténèbres" et "Renaissance", Ben Mansour expose avec détermination ce qu'elle croit être à l'origine de la dérive de son pays, l'Algérie. C'est en racontant le cauchemar de Hayba, le personnage principal de *L'Année de l'éclipse*, qu'elle exprime la douleur des Algériens, confrontés quotidiennement à la folie meurtrière de ceux qui,

au nom de Dieu, détruisent, triste ironie, le corps et l'âme de l'Algérie. Dans les trois premiers livres, le texte vacille entre passé et présent, entre cauchemar et réalité, tel l'esprit tourmenté de Hayba pour arriver à se fixer dans un espace plus linéaire, dans un présent plus serein, au quatrième livre.

Être à l'âme meurtrie, Hayba ne fait que survivre à Paris, sa terre d'exil. Blessée au plus profond de son être, Hayba ne peut que se remémorer un passé heureux autrefois, douloureux désormais car, comme nombre de ses compatriotes, Hayba a vécu l'horreur. Chef de service en gynécologie à l'hôpital de Ouargla, dans le Sud algérien, Hayba a confronté cela même qu'elle avait fui. Accompagnée de son mari, Abd el-Wahab, médecin lui aussi, et de sa petite fille, la lumineuse Dounia, Hayba avait décidé d'abandonner la vie au Nord pour aller vers ce qu'elle croyait être un lieu de paix. Or, située aux confins du désert, Ouargla s'avère être le site de nombreux passages clandestins, en proie à la corruption à laquelle l'hôpital où travailleront Hayba et son mari n'échappe pas, au contraire. En effet, il est placé sous la direction de *Benboulahès et de sa tribu*, purs produits de *la magouille et [de] la corruption* (178) qui sévissent impunément partout dans le pays que dirigent les hors-la-loi, que ce soit la loi divine ou politique. C'est à Ouargla que le destin de Hayba va basculer, en cette journée qui la torturera désormais, envahira chacune de ses pensées, perturbera chaque instant de sa vie éveillée, de son sommeil.

L'écriture dans *L'Année de l'éclipse* fonctionne comme une psychanalyse parallèle à celle que Hayba effectue régulièrement chez un spécialiste. Le texte même du livre reproduit la lente progression vers une vie nouvelle à laquelle elle s'éveillera grâce à la présence chaleureuse de ses amis très chers, des compatriotes exilés eux aussi, et à celle de Jacques Najac, le psychiatre pour qui elle travaille. Ces amis, attentifs, et Najac, amoureux, la sortiront du désespoir qui l'habite, ils seront à ses côtés à la naissance des enfants qu'elle porte, ces petits *résistants* (270) dont l'existence même venge le père qu'ils ne connaîtront jamais et dont le nom choisi par Hayba, Ghadab Allah ou la colère de Dieu, annonce un retour des choses.

La réussite de *L'Année de l'éclipse* réside dans son écriture à la fois tendre et forte, et dans l'approche individualisante de Latifa Ben Mansour. Non seulement elle met en scène la réalité insoutenable que vivent les Algériens dans leur individualité mais elle raconte aussi un quotidien où se manifeste une générosité et un humour indestructible, seules armes dont les Algériens disposent pour ne pas sombrer dans le désespoir, pour résister aux opportunistes religieux ou politiques, algériens et autres.

Les personnages algériens et français de Latifa Ben Mansour sont des êtres chaleureux, soucieux des leurs, d'une loyauté à toutes épreuves. Texte à la fois tragique et serein, *L'Année de l'éclipse* représente l'année de tous les oublis, de toutes les folies, et aussi, peut-être, le moment où s'éclipsera, disparaîtra la horde destructrice au pouvoir en Algérie pour faire place à ceux qui veulent reconstruire sur des bases nouvelles ce pays qu'on leur a pris, à leur corps et à leur cœur défendants.

Il y a pourtant une chose qui me gêne par rapport à ce livre, c'est sa photo de couverture où une femme voilée, couverte de la tête au pied, monte précipitamment des escaliers, de métro peut-être. Cette photo convient si peu au contenu du roman de Ben Mansour qu'on ne peut que se demander si, un jour, les éditeurs français s'arrêteront d'exploiter les stéréotypes pour faire vendre des œuvres littéraires dont seule la qualité d'écriture suffirait à leur assurer un succès certain.

Nicole BUFFARD-O'SHEA
California State University

BOKIBA, André-Patient et YILA, Antoine (dir.) *Henri Lopes, Une écriture d'enracinement et d'universalité*, Paris, L'Harmattan, 2002, 266 pp.

Depuis deux décennies, le département de Littératures et Civilisations africaines de l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville perpétue une tradition qui consiste à éditer un ouvrage autour d'un auteur ou d'un thème de la littérature africaine. *Henri Lopes, une écriture d'enracinement et d'universalité* paraît donc après *L'enseignement des littératures africaines à l'université* (1981); *Jean Malonga, Écrivain congolais 1907-1985* (1994); *Tchicaya U'Tam'Si, écrivain de l'altérité* (1995); *Sony Labou Tansi ou la quête permanente du sens* (1997); *Sylvain Bemba, l'Écrivain, le Journaliste, le Musicien* (1997) et *Le Siècle Senghor* (2001).

La particularité du septième livre de l'institution sus-citée est qu'il n'est pas issu d'un Colloque. Il compte treize textes d'universitaires africains et d'un journaliste congolais regroupés en deux parties. Le journaliste, Apollinaire Singou-Basseha, s'emploie à dresser une "Chronique de la vie et de l'œuvre de Henri Lopes" susceptible de fixer le lecteur sur les situations originelles des ouvrages de l'écrivain étudié.

La première partie, "Regards singuliers", s'ouvre avec un texte d'Antoine Yila qui lit le premier livre de Lopes, *Tribaliques* (1971), comme un désaveu du tribalisme